

36
23

A

et
LEÇONS & MODELES
DE
LITTÉRATURE

FRANÇAISE
ANCIENNE & MODERNE

par

P. F. TISSOT

Membre de l'Académie Française.
Professeur au Collège de France.



PARIS

J. L'HENRY & C^e Éditeurs.

82, RUE RICHELIEU.

A

LEÇONS ET MODÈLES

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

ANCIENNE ET MODERNE.

LEÇONS ET MODÈLES
DE
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS LE CHATELAIN DE COURCY JUSQU'À M. DE LAMARTINE,

PAR

P.-F. TISSOT,

Membre de l'Académie Française, Professeur au Collège de France.

ÉDITION ILLUSTRÉE.

TOME SECOND.

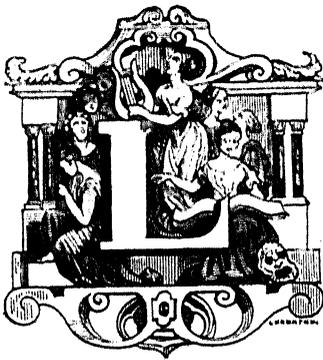
PARIS.

J. L'HENRY, ÉDITEUR, RUE DE RICHELIEU, 92.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT ET COMP., RUE DU CADRAN, 46.

1856.

PRÉFACE.



L'ILLUSTRE et malheureux Byron, en soutenant, comme Lamartine, que la poésie ne saurait s'enseigner, a dit : « La poésie, c'est le cœur. » Cette définition, qui exprime une vérité sentie, en rappelle une autre non moins constante : « Il n'existe pas de peuple sans musique et sans poésie. » Ces deux beaux-arts, dont le premier a enfanté le second, appartiennent à l'homme, comme des dons inhérents à sa nature ; l'histoire du monde est là pour l'attester. L'Asie, qui adorait le soleil, l'Égypte, prosternée aux pieds d'Isis, la Grèce antique, qui vivait familièrement avec ses dieux, l'Italie, fière d'avoir recueilli le vieux Saturne, au temps de l'âge d'or, l'Europe entière, qui fut en quelque sorte un vaste panthéon ouvert à toutes les divinités, ont entendu la poésie chanter sur leur berceau le maître de l'univers, les merveilles de la nature et les phénomènes du ciel, en atten-

dant qu'on pût célébrer aussi les commencements et les progrès de la société humaine. Encore aujourd'hui, tout ce qui reste de peuplades sauvages en Afrique ou en Amérique possède des poètes, c'est-à-dire des hommes qu'un sentiment profond entraîne à chanter pour satisfaire un besoin de leur âme et associer les autres à leurs émotions. Sans doute cette poésie est brute et informe ; mais, outre des élans sublimes comme les spectacles qui l'inspirent, elle a son rythme, sa mesure, et des lois qui ressemblent à des traditions venues du premier homme jusqu'à nous. Nous avons été sauvages ; et, en remontant aussi loin que possible dans les annales du pays qui devait un jour porter le glorieux nom de France, nous rencontrons des poètes sous des noms et dans des idiomes divers. La Gaule celtique eut ses bardes ou chanteurs, placés auprès des druides, qui étaient ses prêtres ; elle eut aussi ses *vastes* ou fatistes, poètes d'un ordre inférieur, dont la mission consistait à offrir des sacrifices et à tirer des augures. Pomponius Méla rapporte que des Gauloises se consacraient, dans l'île de Sein, au culte d'une divinité celtique. Ces prêtresses faisaient vœu de virginité, comme les vestales.

Animées d'un esprit pareil à celui des pythies, elles préparaient des philtres magiques, de même que les Médée, les Périclès et les Circé. Leur nombre était celui des muses; elles prédisaient l'avenir, le front couronné de verveine et de séлаго cueillies au sixième jour de la lune; des ceintures d'or pressaient les blanches tuniques de ces jeunes prophétesses, dont la Velleda de M. de Chateaubriand est l'image embellie par un talent fascinateur. A côté de ces femmes divines et des druides, ministres d'une religion terrible et mystérieuse, qui avait de sombres forêts pour sanctuaires, et arrosait de sang humain les autels du dieu Thor, fils d'Odin, et de Frigga, les bardes, enflammés par l'amour de la patrie, vertu ou passion de nos pères, célébraient les dieux et les héros en des chants qu'accompagnait la harpe sacrée; mais, ce qu'on ne saurait expliquer que par la suprématie du sacerdoce, attentif à s'emparer de l'homme tout entier, en se réservant tous les moyens d'influence, les druides chargeaient leur mémoire des hymnes des bardes; ils retenaient jusqu'au nombre de vingt mille vers, et les chantaient au peuple, en mêlant à leurs voix le son des instruments. Échauffés par la muse des Tyrtées de la Gaule, comme un grand acteur qui semble inspiré de son propre génie en servant d'interprète à Corneille ou à Shakespeare, ils se mettaient à la tête des armées, enflammaient la valeur du soldat, et concouraient au succès des batailles; ils faisaient plus encore: arbitres de la paix ainsi que de la guerre, ils suspendaient la fureur des combattants avec des paroles de paix, ou rapprochaient, par des sentiments fraternels, les bataillons prêts à s'entrégorgier. Sans doute alors ils empruntaient aux bardes des chants propres à toucher les cœurs et à désarmer les bras. Ils remplissaient ainsi le ministère d'Orphée, prêtre et interprète des dieux; d'Orphée dont la fable a dit qu'il calmait la rage des tigres et des lions, parce qu'il adoucissait, aux sons de la lyre maternelle, les mœurs farouches des hommes.

Chez les Gaulois, comme chez les Grecs, la poésie entrait dans l'éducation nationale. Les *Commentaires de César* disent que l'on formait de bonne heure les enfants à la poésie, en les envoyant dans des écoles publiques, où quelques-uns ne demeuraient pas moins de vingt années.

Un peuple ainsi préparé devait composer une société bien plus poétique que la nôtre, bien plus avide des émotions que la lyre et la voix, mariées ensemble, peuvent produire. Il en était des Gaulois pour la poésie, comme des Allemands de nos jours pour la musique. Chez ce peuple, à la fois grave et rempli d'imagination, tout le monde a la voix juste, tout le monde chante, tout le monde porte en soi le sentiment de l'harmonie, et chaque famille forme un concert où les voix s'accordent par un instinct naturel. Du reste, on ignore la nature de la poésie de nos pères. Pomponius Méla, Diodore de Sicile, pas plus que Strabon et César, ne la définissent ni ne la caractérisent. Sans doute la Gaule n'enfantait pas que des chants belliqueux; sans doute, parmi ces peuples où la croyance commune trouvait quelque chose de divin dans les femmes, et leur accordait, avec la science de l'avenir, le don mystérieux d'endormir les douleurs par les paroles, l'amour devait avoir créé des chants pour la beauté. Malheureusement nous ne possédons ni ces chants, qu'il eût été si curieux de comparer avec les molles inspirations de la Provence, ni les hymnes guerriers des anciens Gaulois, ni les refrains joyeux de ceux de leurs compagnons qui, enrôlés sous les drapeaux de César, portaient sur leur casque une alouette, symbole gracieux et charmant du caractère de nos pères. Quelle lumière la possession de ces trésors eût jetée sur l'histoire de notre belle patrie! Riches de ces chants, qui révèlent la vie intime, et presque le cœur d'un peuple, nous eussions pu, en quelque sorte, nous asseoir au foyer de nos ancêtres, connaître leurs passions et recomposer leur physionomie nationale.

Les Gaulois, si longtemps la terreur de Rome, avaient conservé leur caractère, leurs mœurs et leur poésie, dans leurs fréquentes rencontres avec le peuple-roi, qui n'affectait pas encore l'empire du monde. Ils étaient demeurés Gaulois sans mélange, lorsqu'ils envoyèrent, sous les ordres d'Annibal, les soldats qui occupèrent avec lui, pendant seize ans, le cœur de l'Italie. Rien n'avait encore altéré leur nationalité, au temps où Mithridate voulut accourir du fond de l'Asie pour les conduire à l'incendie de la ville éternelle, marquée deux fois par eux du sceau d'un affront ineffaçable, malgré Jupiter présent au Capitole. Marius les trouva encore les mêmes quand